

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Latin, latine

Jacques Folch-Ribas

Volume 20, Number 1 (115), January–February 1978

... Les commencements de la langue française

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60041ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Folch-Ribas, J. (1978). Latin, latine. *Liberté*, 20(1), 114–116.

littérature française

LATIN, LATINE

Juan sans terre est le onzième roman de Juan Goytisolo, et le premier que l'on a publié en Espagne. C'est une très belle méditation littéraire, philosophique, en même temps que la fresque de plusieurs thèmes romanesques — et romancés.

D'abord le thème-titre : celui de l'exilé. Un exilé forcené, volontaire, qui trouve son illustration dans le personnage d'Alvaro, ou Jean, ou Goytisolo lui-même, et qui est le chassé de partout, le paria, le Juif séphardite, aussi bien qu'il pourrait être le Russe blanc... ou Soljenitsyne.

Ensuite, le thème de la haine. Un mépris haineux, et pourtant curieusement admissible, et qui nous rend très vite complices, pour tout ce qui est Espagne et pour tout ce que ce pays représente de rétrograde, de figé, de conservateur. Ce thème-là, Goytisolo l'avait déjà traité dans un précédent roman, *Don Julian*, où l'on voyait l'auteur s'identifier au comte Julian, exilé légendaire à Tanger, et qui d'après la légende livra l'Espagne aux Arabes. Ce thème-là, de la haine mais rédemptrice, est la principale subversion de ce livre.

* * *

La filiation du populisme. Le populisme, hérité du Victor Hugo des *Misérables*, du Dostoïewsky des *Pauvres gens*, ce sentiment de pitié, d'amour (c'est la même chose), je l'ai retrouvé dans *Juan sans terre*. Le thème des damnés de la terre, le voici, avec l'amour et la tendresse que l'auteur exprime pour les petits, les immigrés, les ouvriers arabes de Marrakech et de Paris, de Genève, de partout. Là encore, c'est la subversion de ce livre, que le seul respect qu'on y trouve aille à ces damnés.

Et l'amour forcené de Juan sans terre pour le peuple arabe ressemble à celui du Père de Foucauld, à celui de Lawrence d'Arabie — tous deux évoqués. Un amour qui ressemble au Paradis.

* * *

Récit cosmique. Il nous emmène au Moyen Age, à la rencontre du Frère Turméda, moine, qui se convertit à l'Islam à la grande joie de l'auteur que de tels événements comblent, puis incitent à la révolte contre la civilisation « occidentale ». Il nous emmène à Cuba, aux temps bénis de l'esclavage, quand s'enrichissaient les parents du narrateur, par nègres interposés. Il nous emmène à Tanger, à Constantinople...

Ce qui semblerait à première vue décousu, en réalité s'avère voulu. C'est toute une société, à travers un hispanisme mythique, que Goytisolo tente de détruire. Son projet est global, et dans ce sens le roman n'est pas un roman. C'est une thèse, une réflexion, et les péripéties sont épiphénomènes, illustrations historiques du thème, repos du guerrier-écrivain, accalmies offertes au lecteur pris dans une tempête monstrueuse.

* * *

Pour finir, ultime et efficace subversion, Goytisolo s'en va décaper la forme littéraire même. Il coupe les phrases, les ampute, progressivement sa langue dérape, il déforme les mots, il versifie même, il essaye du langage phonétique (le traducteur a dû s'amuser...), il y va d'onomatopées... Un mot arabe, par-ci par-là, s'immisce. Détruisons tout, dit Juan, même la langue, cet « espagnol » qui est « castillan », qui est impérial... Et la dernière page du livre est écrite en arabe, sans traduction bien sûr. Elle dit ceci :

Vous qui ne me comprenez pas
cessez de me suivre.
Entre nous c'est fini.
Je suis définitivement de l'autre côté,
avec les parias de toujours,
aiguissant le couteau.

* * *

Cet immense amour, dont je parlais, pour l'homme en sa misérable condition, le voici encore, dans *la Storia*, d'Elsa Morante. Je suis émerveillé. Je tiens ce livre pour un des plus grands, et des plus beaux, de la littérature mondiale du siècle. L'Italie ne nous eût-elle donné, depuis 1900, que *Il Gattopardo* (Le Guépard) et *la Storia* (l'Histoire), que je serais comblé. Nul ne pourra parler de la guerre de 39 s'il n'a lu ce livre. Rares sont les livres qui m'ont laissé une telle impression.

• • •

Je parle de romans, bien sûr. C'est le romanesque, ici, qui prime. Et c'est la clarté, la netteté, du romanesque vrai. Fiction reine. Fiction seule. L'auteur intervient, de temps en temps, par quelques réflexions, de ce genre : « Je ne sais pas ce que ce personnage est devenu. J'ai essayé de le savoir, mais n'y suis pas parvenu », et c'est encore plus se servir du caractère romanesque. En *semblant* vouloir faire croire que le personnage est réel, *historique*, on joue gagnant, que le lecteur en saisira le fictif à coup sûr.

• • •

Le lecteur ? Il va où l'entraîne l'histoire. Multiples personnages (au moins douze très importants). Multiples péripéties (qui se déroulent durant les 7 chapitres principaux, chacun une année, de 1941 à 1947). Crimes. Meurtres. L'histoire est une immense « saga d'innocence, de persécution et de mort ». C'est un monstre, l'Histoire. Elle écrase tout, elle mène le jeu, nul ne lui échappe. Alors, un livre désespéré ?

• • •

Mais quelle force, dans ce désespoir, et quel amour pour les personnages qu'anime malgré tout l'étincelle sacrée... Un sacré enveloppe ce livre. La poésie est ici métaphysique. Tout est profané, les lieux et les hommes, mais ceux-ci ne sont pas profanes : ce sont des initiés, une secrète force les fait avancer. Tous les personnages de *la Storia* sont inoubliables.

Je note cela un peu rapidement. Je laisse passer un an ou deux, et je relis ce livre. Déjà je pense au plaisir que j'aurai.

JACQUES FOLCH-RIBAS